ADELINE VANEK

Vital

ROMAN

Le Soir Venu

Également aux Éditions Le Soir venu

Margo a des problèmes d'argent, Rufi Thorpe
Dans mes écouteurs, Aurélie Delahaye
Les Étoiles du silence, Jean-Marc Ceci
Un tango pour Doro, Nathalie Longevial
L'Allégorie des truites arc-en-ciel, Marie-Christine Chartier
Le Retour de l'oie blanche, Mélissa Perron
Puisque l'eau monte, Adélaïde Bon
La Branche argentine, Carole Zalberg
Le Présage des oiseaux, Myriam Chirousse
Je nettoie vos sols et ramasse vos silences, Valentine Headway
Renverser la nuit, Laetitia Ayrès
C'était le printemps en hiver, Eulàlia Comas
Le Garçon d'encre, Marie-Christine Chartier
Elle le mangerait, Nicolas Robin

Éditions Le Soir venu
Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse
Site Internet : www.editions-lesoirvenu.com
Mail : info@lesoirvenu.com

© Éditions Le Soir venu, une marque des Éditions Jouvence, 2026
ISBN : 978-2-940797-26-4

Charte graphique : François-Xavier Pavion
Couverture : Hokus Pokus
Photographie de couverture : © plainpicture / Frey, Aurélia
Correction : Judith Lévitan et Pascal Bonnet
Mise en pages : Frank Pitel

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays.

Le vent se lève, il faut tenter de dire…[1]

1. D'après Paul Valéry, « Le vent se lève !… Il faut tenter de vivre ! », vers extrait du poème « Le cimetière marin ».

Quotidien

Il s'en est passé des choses ici…

— Nous allons nous arrêter, c'est l'heure… Vous vous souvenez ? C'est la dernière séance dans ce petit cabinet.

Le jeune homme vise l'endroit sous les toits.

— Quand je pense à tout ce qui s'est passé ici…

De quoi parle-t-il ? Ici, sous la mansarde, nous restons immobiles, passe le temps, étiré par les mots. C'est à son bureau que le passage à l'acte est arrivé. Perché sur la rambarde, au bord du vide. Les collègues sont accourus à temps.

Remonté sur la rive, le visage cireux, il s'est assis sous mon toit, hagard, sonné par son geste, blême, a cherché les mots, rempli les blancs, pensé sa peine. Voilà ce qui s'est déroulé ici : le repêchage, le séchage, le remplumage ; les maux délestés par les mots hoquetés, jetés à voix haute contre les murs devenant peinture, à l'eau, à l'huile, à la chaux. Chaude est la couverture de survie que peu à peu nous retirons ; nous découvrons au-dessous les trous, les traces, les accrocs passés ; abandon, adoption, séparation. Il défait lentement une première épaisseur protégeant une peau percée à vif, sans enveloppe sémantique. Alors nous bâtissons des dessous souples, agressivité et désirs s'avançant voilés, seconde peau transitoire dont l'espace pourra

s'amplifier. Et puis, la roue du temps s'enclenche, précieuse alliée, et une nouvelle rencontre s'annonce sous l'édredon. Ses yeux brillent, notre chantier a bien avancé…

À chacun d'entre eux, il est temps de le dire. Dans un mois, je fais mes valises. Nous quittons cette mansarde. Mon appartement qui s'étend humblement au-dessous est devenu trop petit pour les garçons que j'y fais pousser.

Quitter ce lieu, j'en prends la mesure, n'est pas une mince affaire. Vous me direz, quatre mètres carrés, un carton fera l'affaire, seulement, il faut veiller à ne rien oublier. Des centaines de mots, durs, humides, fébriles, d'interstices silencieux à envelopper délicatement. Je quitte ces murs et j'emporte leurs oreilles, au fond du carton.

Lors d'une pause, assise au fond de mon fauteuil, la phrase de l'homme résonne : *Il s'en est passé des choses ici…*

Comme il a raison, lui qui ignore ce que j'y ai vécu.

Une traversée à la nage, en brasse coulée cherchant radeau.

Quitter les lieux, mais leur rester fidèle.

Rembobinons encore, quelques années auparavant.

La mansarde

Tout a commencé dans un drôle d'endroit.

— Pouvez-vous grimper cinq étages à pied ?

Au téléphone, j'annonce la côte pour prévenir, prévenir d'une chose sans y parvenir. L'ascension n'est pas le problème, il faudra bien se donner un peu de peine. N'est-ce pas le propre de la thérapie ? Un mal pour un bien.

Non, ce que je n'ose annoncer, c'est l'incongruité du lieu. Paris et ses prix m'ont obligée à compresser famille et patients dans un petit duplex sous les toits. Me voilà contrainte de recevoir dans un gourbi à l'entrée séparée au fond d'un couloir. Mes amis ont testé :

— Ça passe… c'est… *cosy*.

J'ai de bons amis, ils savent que j'ai signé.

Déconfiture, surprise ou déception, dès l'entrée toutes sortes de réactions défilent sur les visages.

— C'est là ?

Une minuscule fenêtre perce le toit soutenu par une épaisse poutre, posée sur un lit de tomettes usées. Je vous en prie, prenez place, soyez les bienvenus ! C'est ici que nous passerons tant de temps ensemble. Promiscuité des corps, intimité du propos. Se faire petit et penser grand !

Je ne préviens pas non plus du tour de passe-passe pour gagner sa place. La porte trop large et la sous-pente aiguë nous contraignent à jouer de nos souplesses. Je crains surtout la première fois, la maladresse commune, ne savoir estimer ni le volume ni la bascule. Le face-à-face, une fois en place, réside en une courte diagonale.

Pour la plupart, ensuite, c'est un jeu entendu. Cet homme d'affaires arrivant tôt le matin a pris le pli, il grimpe toutes ces marches pour se laisser choir dans un grenier. Au coin des lèvres, chaque fois, un amusement auquel, en connivence, je sous-entends *ça vous change, hein, et plus que vous ne croyez.* Je l'accueille, nous nous serrons la main, d'un mouvement de hanche, je me décale, il se plie, attend que je passe, se cale dans son fauteuil, je rejoins le mien. Fin de la chorégraphie. L'homme d'affaires costumé, chemise, cravate, pantalon, ne se rend jamais dans ce genre de perchoir où, pour trois quarts d'heure, il laisse tomber l'habit de l'expert et sa mallette, chutant à plat sur une tomette mal scellée.

Couscous matinal

Nous sommes bien installés, chaque enfant a trouvé sa place, l'un dans une pièce au plancher incliné, parfait pour les petites voitures, l'autre calé sur le palier de l'étage, un matelas au sol, jouets à portée de main. J'ai la chance d'avoir une vraie chambre, et au-dessous, par un étroit escalier, un petit salon en long, doté du luxe d'une minuscule cheminée. Mon cabinet se situe au bout de l'étage supérieur, sorte de cagibi aménagé.

La promiscuité du lieu s'élargit à l'ensemble de l'immeuble. Dès le petit matin, l'odeur d'un plat mijoté s'engouffre chez nous. Mélange des genres, concours des cuisinières ; épices orientales du troisième *versus* poireaux-pommes de terre du second. La bataille fait rage : plus tôt on se met aux fourneaux, plus vite on gagne du terrain. Les fumets se mêlent et viennent, selon l'heure, m'écœurer ou m'ouvrir l'appétit. Ce matin, neuf heures, explosion des saveurs, ça mijote sévère au troisième, renoncement de l'étage inférieur, vengeance par le son de la télé.

C'est donc sur une vague de harissa que ma patiente fait son entrée, souriante, toujours, elle mime le régal. Cette jeune femme ne quitte jamais son sourire, même lorsqu'elle se met à parler de la pathologie de sa mère décédée

et de la violence reçue dans son enfance. Hors de question de s'apitoyer sur son sort, ni de s'attabler à la douleur, déjeuner debout au comptoir.

Un jour qu'elle se questionne sur son retard aux séances, j'ose :

— C'est peut-être difficile de venir parler de toutes ces choses tristes ?

Triste.

— Ici, ça n'est pas triste ! Ici, c'est la lumière, le rayonnement !

Partout, des points d'exclamation ! Allons ! Et plusieurs d'affilée ! Il n'y en aura jamais assez pour contrer la tristesse. Je vérifie : non, aucun rayon de soleil ne pénètre la mansarde fatalement orientée nord. Pourtant, en sa présence, je ressens aussi cette lumière, peut-être qu'à en souhaiter tellement, nous en produisons à deux ? Rayonnons ! C'est pour l'heure hautement nécessaire. J'accepte, c'est entendu, sourions le temps qu'il faudra. Et un jour, vous verrez, vous saurez être grave, sans gravité. Le passé est le passé. Je vous garde ici, retour assuré à ce présent qui maintenant n'appartient qu'à vous.

Soudain, on frappe à la porte. Ma patiente se raidit, je m'étonne, nous voilà interrompues en pleine production de watts. Notre présence ne peut être cachée, nos voix ont dû être entendues depuis le palier. On frappe à nouveau. Si j'ouvre, l'identité de ma patiente sera sauvée par la porte, alors je me lève ; complice, elle se capitonne dans le fauteuil.

— Ah ! Madame Nour…

La dame du troisième est là. Elle porte un énorme couscoussier fumant.

— J'ai fait le couscous, je t'en ai apporté.

— Ah ! mais… c'est très gentil…

Adorable même, mais tout de même ! Ça va très vite, dans ma tête : si j'accepte, j'ouvre la porte à un futur défilé de plats, deviens l'arbitre du concours des dames, et pire, si j'aime, chaque midi, sans préjuger de mon emploi du temps, rythmé par la compétitivité, la bonté et la cuisson, je serai livrée d'un lapin à la moutarde, d'un pâté en croûte, ou d'un tajine aux pruneaux ! À l'idée, mon estomac s'éveille, active mon imaginaire, l'idiot, au lieu de m'aider à trouver une solution rationnelle ! Non, je ne peux pas, il faut y mettre un terme, une limite tout de suite, tout se joue maintenant ! Certes… pourtant, j'aime cette femme discrète et bonne, dont je monte souvent les courses et qui, pour me remercier, gravit à son tour l'étage supplémentaire pour déposer à ma poignée deux pommes, un avocat, trois bananes.

Et puis si je le prends, que faire du couscoussier ? Le poser entre la patiente et moi ? Comme un repas à partager ? Aiguisant nos appétits et son désir de lien familier, familial, une mère, une sœur, une amante. Non, non, non, ne pas offrir cette illusion. Mais la pauvre dame, ce serait affreux de refuser, je ne peux pas… Je ne peux pas…

— Si tu veux, je te le pose en bas. À ta porte.

Mon Dieu, qu'elle est douée ! Elle a deviné mon embarras. C'est un moindre mal, la patiente apprend que je vis en dessous, tant pis. Je remercie vivement et lorsque je m'apprête à refermer trop rapidement, elle ajoute :

— J'ai fait le couscous parce qu'hier ma fille est morte.

Hébétée. Je reste bête sur le palier. Tout se bouscule. Cette dame, ma patiente, ma fonction, mes enfants vivants, sa fille morte que je n'ai pas connue. D'accord. Ça n'est pas un petit couscous. C'est un énorme couscous. C'est sa fille à partager, sa fille à honorer.

— Oh… Je viens vous voir dans une demi-heure.

Je me rassois, sonnée. Ma patiente a perdu son sourire et me demande si je veux y aller tout de suite.

— Non, non, continuons…

Je balbutie trois mots sur ce qui vient de se passer. Elle aussi est émue. Alors, fine et délicate, elle se met à parler de la tradition de cuisiner un plat pour les décès dans d'autres cultures. Douée, elle prend en charge notre fardeau. Merci, la globe-trotteuse, de m'aider à son tour, le temps que je me reprenne.

À la fin de la séance, elle ajoute :

— Vous savez, ma voisine est psy. Ma copine et moi, on aime bien parler avec elle, comme ça. C'est une chance.

Deux étages en dessous, Mme Nour m'attend, elle a préparé le café, serré. Deux petits verres, beaucoup de sucre, quelques gâteaux secs posés sur la table en coin. Dans la petite cuisine, la dame âgée, de sa voix calme, résignée, m'emmène en Algérie, me raconte son mari,

ses enfants, mon dos s'appuie contre le mur, mes jambes s'allongent… C'est fou comme la lumière est chaude dans ce deux-pièces plein nord…

Damoclès

Ce matin, le ciel bas d'hiver appelle le renfort de la petite lampe champignon dont la lueur diffuse une ambiance feutrée. Il ne fait pas chaud là-haut, d'un geste de la main, j'époussette l'opaline, m'attarde sur le dos rond devenu brûlant.

Aujourd'hui, je rencontre Estéban, vingt-cinq ans. Installé dans le fauteuil, il se fait à peine entendre. Ni son corps ni ses habits ne laissent transparaître son être. Tiré à quatre épingles, rien ne dépasse de sa silhouette. Ce qui le gêne, c'est ce fichu mal de dos et puis cet étrange sentiment qu'au-dessus de sa tête pointe une épée de Damoclès.

— Dès que je quitte la France, ils craignent qu'il m'arrive quelque chose.

— Qui donc ?

— Mes parents.

N'est-il pas majeur ?

— Ils ont peur de tout. Moi, c'est en Espagne que je veux vivre !

Et moi donc.

— Lorsque j'ai voulu y retourner cette année, ils avaient entendu à la radio un risque de tremblement de terre.

Un séisme en Espagne ? Hum, hum. On trouve aux infos ce qu'il nous faut… Je comprends mieux l'épée au-dessus de la tête, mais Damoclès a d'autres chats à fouetter. Il prend note de mon étonnement, rassurant. Seulement il est trop tard, l'angoisse a infusé dans le dos d'Estéban, cloué au fauteuil, à la France, à la névrose familiale. Fil de la peur noué à la patte.

— S'il m'arrivait quelque chose, ça les tuerait. Ils m'ont toujours dit que le monde était dangereux.

Certes, certes, mais l'Espagne, tout de même…

— Que ressentez-vous là-bas, à l'étranger ?

— La chaleur des gens, la joie de vivre. La langue chantante. Il y a du rythme !

Il s'anime soudain, ses joues rougissent, il tapote les accoudoirs, bat la mesure. Nous donne une pulsation. Un tempo.

— Quand j'y suis allée la dernière fois, je vivais dans une famille, et de les voir cuisiner ensemble, discuter, tout le monde était vivant ! Le père jouait de la trompette, un fou de Chet Baker… Il m'a fait découvrir des albums, toute sa collection de vinyles était incroyable !

Enchanté, son sourire s'agrandit à convoquer la scène.

— Et les éclats de rire, pourquoi ils riaient, je n'en sais rien, je n'y comprenais rien. C'était peut-être mieux comme ça d'ailleurs, c'était gai !

Il me décrit le plein là-bas, sous-entendant une tristesse familiale ici. Dépression maternelle ? Paternelle ?

— Et dans votre famille, c'est comment ? On rit aussi ?

— Si vous aimez les calembours…

Assez peu, je dois dire.

— On parle de tout et de rien, on contourne les vrais sujets.

— Comme ?

— Comme la préretraite de mon père. Il s'est passé un truc qu'il nous cache. Il était dans l'armée, un militaire. Maintenant, toute la journée à la maison, il découpe des points de réduction de supermarché.

Pente douce…

— Il ne lui reste que le cor. Je tiens ça de lui.

— Le corps ?

— Il joue dans une fanfare. Il m'a donné le goût de la musique en refusant que j'en fasse mon métier. Pas de débat.

Dans cette famille, on marche sur des œufs, les pieds sur des échasses, usant de mots creux, précautionneux, comme les ustensiles de cuisine qu'on enrobe de plastique. Ni choc, ni frottement. Désaffectés. Ainsi a-t-on une chance de ne rien éprouver. En mal ou en bien.

Tandis qu'il me dépeint l'ambiance aride dans laquelle il a grandi, surgit au fond de moi la banale expression « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ». Je lui propose de revenir pour entamer une thérapie.